

Visiblement, il a fait, de cette œuvre, un concerto pour baguette et orchestre. Beaucoup d'auditeurs n'y verront aucun inconvénient, mais je ne sais si Rimsky aurait approuvé une traduction aussi désinvolte de son œuvre dont les proportions générales, les accents et les inflexions sont, malgré tout, fixés d'une manière assez solide.

Epilogue du concours Schubert : l'œuvre du lauréat reçoit la consécration du disque. Columbia et Polydor l'ont éditée au même instant. L'arrivée en France de cette œuvre a été précédée d'un petit écho de la revue *Musique*, nous affirmant que le vainqueur du tournoi, M. Kurt Atterberg avait mystifié son jury. Rien n'est venu confirmer cette étrange accusation. Mais on est vraiment un peu surpris du style inattendu de cette composition. Certes, il n'était pas question de pasticher l'écriture de Schubert. Un tel exercice eut été puéril et sans intérêt. Cependant, pour honorer la mémoire du musicien de la *Symphonie Inachevée*, cette composition agressive et dissonnante n'était peut-être pas particulièrement indiquée. In n'en est pas moins utile de posséder à titre de document, cette *Symphonie N° 6 en ut majeur (C. et Pol)*, qui a désormais son histoire.

Les enregistrements de Mengelberg sont toujours caractéristiques. Ils possèdent une qualité spéciale d'aération et de volume tout à fait agréable. Voici la *Cinquième Symphonie* de Tchaikowsky (O) exécutée sous sa direction, par l'illustre orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam. Cette œuvre n'est pas connue en France où, seule, la *Pathétique* a droit de cité. Vous l'entendrez avec plaisir parce qu'elle est de compréhension extrêmement facile et qu'elle est admirablement enregistrée, sans fracas, sans grincements, sans crissements de violons, avec des échos discrets et une qualité de timbre toujours parfaite. Les hautbois et les cors, en particulier, y sont d'une poésie délicieuse.

L'Orchestre Philharmonique de Berlin, conduit par Julius Prüwer, nous donne une bonne exécution de la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn (Pol) et une interprétation plus parfaite encore de l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* (Pol), dans laquelle les instruments à cordes sont traités avec une intelligence particulière. Dans la même collection, une fantaisie sur *Samson et Dalila* (Pol) réunissant sous une forme agréable, les pages les plus célèbres de la partition.

Dans une pastille minuscule, vous trouverez une version excellente de la fameuse ouverture de *Poète et Paysan* (E.-B), tandis que M. Cloëz nous donne de fort correctes interprétations de la *Marche Funèbre* de Chopin (O), de la *Marche Militaire* de Schubert (O) et du *Menuet des Follets* de la *Damnation de Faust* (O).

Une bonne série également d'enregistrements du chef d'orchestre Max Tak, la *Valse du Chevalier à la Rose* (P.A), une sélection *Du Rhin au Danube* (P.A), deux valse de Johann Strauss, *Rêve de Printemps* et *Roses du Midi* (P.-A) et *Une Journée à Vienne* de Suppé (P).

Ruhlmann s'est contenté, ce mois-ci, de compléter sa série des valse de Strauss avec deux nouveaux numéros, *La vie d'Artiste* (P) et les *Légendes*

de la *Forêt* (P) enregistrés avec beaucoup de netteté et de précision.

Chez Brunswick qui se recueille avant de prendre son élan, peu de grands disques d'orchestre, mais ceux que je viens d'entendre sont de haute qualité. Je n'ai pas une tendresse excessive pour la musique de M. Rachmaninoff, infiniment plus intéressant comme pianiste que comme compositeur. Le besoin ne se faisait donc pas sentir, à mon sens, d'enregistrer sa *Symphonie* (B). Mais le succès qu'obtient cet artiste en Amérique explique cette initiative. Ces disques sont d'ailleurs intéressants comme sonorité.

Mais il en est deux de premier ordre, ce sont ceux qui renferment une sélection de l'*Amour Sorcier* de Falla (B). Voilà encore un volume et une couleur d'orchestre exceptionnellement réussis. Sans doute, le chef qui conduit cet ouvrage n'a pas toujours la nervosité et l'accent qu'exige cet art ibérique si âpre et si vigoureux. Mais l'atmosphère y est créée par la fidélité des timbres qui est vraiment hallucinante de vérité et de relief.

Aux approches de Noël, les jazzs américains se sanctifient. Au lieu de se nourrir exclusivement de fox-trots et de charlestons, ils s'emparent de thèmes religieux et font macérer leurs instruments dans l'eau bénite. Les saxophones — diables devenus ermites — imitent l'orgue et l'harmonium. On a remplacé le banjo par une harpe sraphique et l'on obtient ainsi des disques édifiants qui permettront aux familles de renouveler aussi souvent qu'il leur plaira, devant un sapin illuminé, la nocturne féerie de la Messe de Minuit.

Tel est du moins l'essai qu'a tenté Paul Whiteman, qui nous donne des *Christmas Melodies* (C) où il a amalgamé la fameuse *Nuit Silencieuse* de Grüber, avec le *Noël d'Adam* et l'*Adeste Fideles*. Il faut avouer que ces sonneries de cloches, cette harpe et ces cuivres merveilleux, composent, dans la première partie, un ensemble délicieusement évocateur. Les sonorités, en tout cas, en sont charnantes et d'une rare pureté. Mais dans la seconde partie, il perd un peu de sa respectabilité initiale.

D'autres images commémoratives de la Nativité sont un peu plus troublantes. Voici un disque intitulé *Christmas Memory* (C) dont la composition est un peu énigmatique. On y trouve en effet, à côté des chœurs religieux, une valse assez frivole et de petits rythmes allègres qui semblent empruntés à nos vieilles opérettes et à nos opéras-comiques anciens.

On nous présente également comme des réjouissances de réveillon, deux exécutions pour orchestre et orgue dues au New Light Symphony Orchestra (G) : *Rêve Angélique* de Rubinstein et *Liebestraume* de Liszt. Deux orchestrations pleines et riches d'une agréable sonorité.

Enfin, nouveauté originale, sur le carillon de Loughborough, M. Jordan a exécuté une *Fantaisie sur des chants populaires* (G), qui remplira votre appartement d'un délicieux gazouillis de cloches et de clochettes. Il y a, dans cette exécution, des timbres exquis, mais la technique même du carillon ne permet pas d'étouffer assez vite les vibrations des cloches dans les traits rapides. Il en résulte une sorte de

brouillard sonore et de halo harmonique, qui estompe parfois le contours le la mélodie. Tout ce poudroisement de sonorités compose d'ailleurs une atmosphère très séduisante. Peut-être devra-t-on, une autre fois, placer le microphone un peu plus loin de l'exécutant. Mais tel qu'il se présente aujourd'hui, ce disque contient des détails ravissants. Il est curieux d'observer combien le son de la cloche est phonogénique. Peu de timbres, recueillis par la cire, offrent tant de poésie et de séduction.

Tous les amateurs de T. S. F. connaissent la volupté de faire pénétrer à minuit, dans un logis silencieux, les douze coups de gong de la grosse cloche de Westminster. C'est une joie du même ordre que nous donnent les disques où l'on a emprisonné une voix de bronze. On se souvient de l'extraordinaire envoiement acoustique créé par le disque des *Impressions de Londres* (G). Ce sont là des pièces de collection à mi-chemin du documentaire et de la réalisation artistique dont un discomane connaît tout le prix.

La grande curiosité du mois, sera la collection si riche et si instructive des disques de piano enregistrés par Francis Planté. Nous avons raconté, dans notre numéro d'août, la journée historique au cours de laquelle le microphone sut capter, dans un salon de Mont-de-Marsan, l'âme généreuse et romantique du vénéré Patriarche de notre art pianistique.

Aujourd'hui, nous nous trouvons en présence des résultats de cette magique transfusion du fluide vital d'un glorieux virtuose qui, à 90 ans, a conservé une extraordinaire vitalité et une virtuosité sans défaut.

Tous les disques de Planté ne sont pas d'égale valeur. Les uns ont subi de menues trahisons de la cire. D'autres ont accentué la sonorité métallique du piano. Mais il n'en est pas un qui ne nous restitue le génie ardent et chaleureux de l'admirable artiste, dont la jeunesse éternelle est un sujet d'émerveillement pour tous ceux qui l'approchent.

Ecoutez, en particulier, le disque étonnant qui contient cette romance de Schumann que Planté a baptisée *La Chevauchée* (C). On sait que l'illustre virtuose a l'habitude d'ajouter un sous-titre suggestif aux pièces que leur auteur n'a pas spécifiquement baptisées. Il ne s'agit pas de transformer une page de musique pure en œuvre descriptive, mais d'orienter la sensibilité de l'exécutant et celle de l'auditeur, dans un sens favorable à la compréhension de l'œuvre. C'est d'ailleurs ainsi qu'en usa Debussy en plaçant, non pas au début, mais après le dernier accord de chacun de ses Préludes, une indication imagée : (*Ce qu'a vu le Vent d'Ouest*, les *Collines d'Anacapri* ou la *Cathédrale Engloutie*). En assimilant la romance de Schumann à une chevauchée, Francis Planté nous donne une indication exacte et heureuse sur le véritable caractère de ce morceau. Il y a là une énergie farouche, une élastique vigueur, de puissantes foulées des doigts qui dévorent l'espace, un élan et un galop magnifiques qui sont bien ceux d'un pur-sang secouant nerveusement sa crinière. On se trouve vraiment en présence d'une force jeune et fougueuse, cravachée par l'idéal,

Il était impossible de résumer d'une façon plus saisissante et plus noble, la diversité de cette page interprétée avec une générosité de rythme intérieur, qui demeure inimitable.

Placez dans votre discothèque ce disque rare et joignez-y quelques autres réalisations du Maître, telle que l'*Étude* 23 de Chopin (C) baptisée : « le Psaume pendant la rafale », le *Printemps* et la *Fileuse* (C) de Mendelssohn. Partout vous trouverez la trace de la forte personnalité du maître, la noble empreinte de la griffe du lion.

Comme piqués au jeu par l'activité prodigieuse de l'Ermite de Saint-Avit, tous les virtuoses du clavier se sont précipités à leur piano pour nous notifier leur existence. Impossible de les citer tous à l'ordre du jour et d'analyser leurs mérites respectifs. Signalons seulement un très beau disque de la première *Ballade* de Chopin par Robert Casadesu (G), un autre non moins remarquable de Serge Rachmaninoff exécutant une valse de Strauss, *One Lives but once* (G) ; les *Reflets dans l'Eau* et la *Soirée dans Grenade* de Debussy (O) exécutés par M. M.-F. Gaillard (O) dans des mouvements quelquefois inattendus, mais dans une jolie sonorité ; les charmantes *Biches* de Francis Poulenc interprétées par l'auteur, une *Barcarolle* de Rachmaninoff (Pol), *Hopak* de Mousorgsky et la Marche de l'*Amour des Trois Oranges* de Prokofieff (Pol) interprétée par Madeleine de Valmalète et une magnifique série d'enregistrements de Brailowsky (Pol) d'une puissance et d'une autorité extraordinaire.

Les organistes ont été l'objet d'attentions particulières de la part de nos éditeurs. La *Fugue en sol mineur* du Quatrième Livre de Bach, a trouvé, sous les doigts de Commette (G), une traduction d'une clarté et d'une élégance singulières. Toute une série d'enregistrements d'Alfred Sittard, organiste de l'Eglise Saint-Michel à Hambourg, sont également très bien venus, avec peut-être un peu trop d'échos sous les voûtes de ce monument trop sonore. Nous n'en possédons pas moins de très belles interprétations de la *Toccata et Fugue en ré mineur* de Bach (Pol), du *Prélude et Fugue en sol mineur* (Pol), de l'*Allegro* du *Concerto en fa majeur* de Haendel (Pol), de la *Toccata* de Boellmann, d'une *Gaillarde* de Bernard Schmidt et de quatre petites pièces de Van den Gheyn (Pol).

De son côté, M. Stanley Roper sur l'orgue de Sainte Margareth, nous apporte de très consciencieuses exécutions du *Finale* de la *Sonate* de Guilmant (G) et de l'*Allegro* du *Concerto* N° 4 de Haendel (G).

Dans le flot des fantaisies instrumentales du mois, nous ne pouvons que signaler brièvement l'orchestre des Balalaïki dirigé par Stryabin et dont l'édition Pathé nous donne une intéressante série. Nous trouvons également, chez Polydor, une interprétation de la *Marche Turque*, de Mozart, par un orchestre de mandolines. Rudy Wiedoeff, virtuose du saxophone, a donné une *Mélodie* de Tchaïkowsky et une *Sérénade Badine* de Gabriel-Marie (G). L'accordéoniste Emile Vacher (O), un double quatuor de cors de chasse (G), l'orchestre de Balalaïki Kiriloff (G), l'orchestre Hilo Hawaiïan (G), les deux pistons vainqueurs de MM. Foveau et Vignal (O), le Rallye des Trompes de France (O) et la Fanfare de la Sirène de Paris (O), complètent un

ensemble dont on ne pourra nier la variété et la richesse.

Dans la floraison tumultueuse et, hélas ! trop souvent bruyante des jazz (mais où sont les délicieuses réalisations d'antan ?) Il faut souligner les charmantes Trix Sisters (C) dont les voix sont exquises, mais qui choisissent mal leur musique. Quelques bons Jack Hylton (G), des Paul Whiteman (C), le Jazz Gluskin (P), des Ted Lewis (C), les tangos de l'orchestre Canaro (O), les Carlos Gardel de la même marque et toute une série amusante des benjamins du disque, des petits Edison Bell qui nous donnent, en particulier, un excellent *Chilly Pom-Pom-Pee* (E-B), un *Together* (E-B), un *Singapore Sorrows* (E-B) et une traduction nerveuse à souhait de l'inévitable *Constantinople* (E-B) qui transpose d'une façon si imprévue la technique des *Lettres Dansantes*, de Schumann. Le moindre fox-trot finit toujours par découvrir ses lettres de noblesse.

EMILE VUILLERMOZ.

Les Disques de Chant

1929 débute d'une façon originale : Nous n'avons, en effet, aucun nouvel enregistrement de *La Tosca* à signaler ce mois-ci. Une fois n'est pas coutume et cela, sans doute, ne saurait durer, mais en attendant...

L'occasion, en l'espèce la fête chrétienne de la Nativité, a provoqué une éclosion de musique religieuse et d'abord de véritables Noëls : *Je crois au Paradis* (G), vieille mélodie bretonne, *Le Démon assurément* (G), *Bergers tous à genoux* (G), chantés par la Cantoria et l'antique complainte nivernaise, *Marie je crains pour not' voyage* (G) dans laquelle pour répondre à Saint Joseph-Huberdeau, Marie emprunte la voix tout innocente d'un jeune garçon et soprane en franc-jeu sans la moindre malice.

L'hymne *Adeste fideles* en deux versions, l'une harmonisée par J. Meunier et interprétée par la même maîtrise (G) et l'autre plus simple, chantée par le ténor John Mac Cormack (G) secondé par les chœurs et l'orchestre, avec la solidité et l'indifférence d'un chanteur professionnel.

Le Noël d'Adam (G), figure, cela va de soi, dans cette nomenclature sous une forme quelque peu remaniée et dans un français curieusement accentué par Mme Maartje Off rs.

Par extension, Noël nous vaut l'*Agnus Dei* (G), adapté à des motifs de l'*Arlésienne* de Bizet, avec Mme Maartje Hoffers et une mélodie assez oubliée chez nous après y avoir connu naguère une faveur insigne, et qui durerait encore sous d'autres climats : *Les Rameaux*, de Faure, devenus *The Palms* (G) dont John Mac Cormack donne une interprétation théâtrale à souhait.

Mme Galli-Curci emprunte à *Zémire et Azor*, de Grétry, l'air de la *Fauvette* qui s'apparie bien avec l'air et variations, de Proch (G), lequel comporte

également une flûte obligée. Les soprani légers aiment de fréquenter les oiseaux et de lutter de virtuosité avec la flûte creuse et cela paraît fort naturel de la part de Mme Galli-Curci qui vocalise comme naturellement et montre un mécanisme quasi instrumental :

Mme Karin Branzvel, dont la voix reste toujours ample et solide, voit dans *Samson et Dalila* un oratorio et respecte le style solennel du genre dans les deux pages si connues : *Amour, viens aider ma faiblesse* (O Liebe meinen Hasz) (Pol) et *Mon cœur s'ouvre à ta voix* (Sieh' mein Herz) (Pol). Mais cette préoccupation de noblesse n'interdit point au contralto de chercher à briller et à finir en beauté, ce qui nous vaut en guise de conclusion un « Samson, ich liebe dich » qui surprend tout d'abord, mais dont on décèle vite la raison d'être.

Les nécessités de l'enregistrement exigent parfois quelque liberté avec les textes. Il serait utile en bien des cas pour rendre la tâche de l'auditeur aisée, de lui fournir quelques explications ou, tout au moins, quelque indication élémentaire. Prenons comme exemple le disque sur la *Forêt Bleue* (G).

Il y a un ordre à suivre nécessairement entre les deux faces : *Où suis-je ? La forêt...* (G) et *J'ai rêvé de princesses blanches* (G) qui correspondent au réveil du Chaperon Rouge, puis à son dialogue (devenu ici monologue) avec le Petit-Poucet. Sur l'étiquette, rien ne le mentionne. C'est le jeu de pile ou face. Par surcroît, Mlle Yvonne Brothier doit puériliser son timbre pour rester dans la vérité du rôle, mais nulle vue, comme à la scène, ne l'explique, il faut le deviner et voilà bien des conventions réunies à la fois.

Une inexactitude s'est glissée dans le signalement de *l'air de l'oiseleur de la Flûte enchantée* (C), que M. Bordon interprète sans peine. Papageno n'est pas Tamino et l'étiquette fait à tort mention de l'air : *Jamais dans son rêve un poète*. Cette erreur laisse d'ailleurs présager que la phrase du ténor a été enregistrée également. Ceci compense cela et nous donne un espoir. C'est l'*amour d'une belle* (C) et une bonne compréhension de la phrase aussi aisée

et une bonne compréhension de la phrase de Mozart. *La rose et le rossignol*, de Rimsky-Korsakow (Pol) et la *Chanson de Parassian* de *La Foire de Sorotchinsky*, de Moussorgsky (Pol) montrent de la même façon l'admirable voix de Mme Xénia Belmas et qualités instrumentales qui justifient presque la substitution du soprano à l'orchestre après la lodie, là des vertus rythmiques, un instinct musical et une accentuation surprenantes.

Umberto Urbano qui chanta, il y a trois ou quatre ans *Rigoletto* avec Totti dal Monte, à l'Opéra et que l'on voudrait réentendre, nous dispense, grâce aux disques, les trésors de son baryton-martin, et de son habileté exemplaire *Il balen del suo sorriso* d'Il Trovatore (Pol) et *Largo al factotum* d'Il bar-talent remarquable et d'une voix dont l'empreinte d'un culièrement est un de ces miracles comme la nature se plaît à en inventer rarement.

Reynaldo Hahn devenu strictement chanteur et délaissant le clavier d'ailleurs fort bien traité par Giuseppe Benvenuti, a réalisé son meilleur disque avec *Si tu veux mignonne* (C), de Massenet où son